

Bref essai afin de penser la transgression adolescente

Philippe Gutton

Résumé

L'adolescence est une création subjectale ou identitaire. La transgression n'est pas seulement le franchissement d'un interdit surmoïque individuel et sociétal mais le blocage du travail de la subjectivation par une organisation narcissique en excès.

Mot clés

Création, Identitaire, Transgression, Morosité.

Pour réfléchir sur la transgression en adolescence il me faut résumer en introduction le cadre théorique que j'utilise avec quelques affirmations lapidaires fort inspirées de la pensée de P. Aulagnier¹. L'adolescence, véritable troisième topique, est un ensemble de processus de création identitaire ou subjectale,

* Communication à la 23^{ème} journée de réflexion sur le thème « *L'adolescence à l'épreuve de la stigmatisation/discrimination : de la perception aux risques de la radicalisation* » organisé par le Centre de psychologie clinique interculturelle (APPM-CREFSI) et le Laboratoire inter-universitaire de Psychologie (LIP), les 28-29 avril 2016, à Grenoble.

.. greuppado@club-internet.fr / [CV](#)

1. Aulagnier P. (1975) *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*. Paris : PUF, 1981.
Aulagnier P. (1984). Telle une « zone sinistrée ». *Adolescence*, 2 : 9-21.

inséré dans ce que j'ai nommé « la situation anthropologique fondamentale de l'adolescence »².

Elle est conflictuelle, voire critique car son objectif implique de compromettre les deux figures antagonistes de « l'avoir » (le pouvoir ou l'emprise) et de « l'être avec » ; dirai-je de façon plus engagée, les exigences du narcissisme avec son investiture œdipienne phallique et l'identitaire avec son axe primaire structuré selon le fil rouge de l'unité fondamentale originaire (mère-bébé). Ainsi toute création est transgressive. Voici le raisonnement dont nous faisons ouvrage :

1 - *Le fondement de l'identité* est la métamorphose pubertaire. Je renvoie à la théorie du « *pubertaire* »³ que j'ai régulièrement approfondie depuis les années 1980 comme non seulement l'accès à la génitalité corporelle « sexuée » mais à travers elle, la révélation d'une complémentarité « sexuelle » (« l'autre sexe ») dans les liens d'amour avec l'autre ; la construction plus ou moins éphémère du « nous » amoureux. Oui, le *pubertaire*⁴, tel que nous l'avons travaillé à L'URA dans les années 1980, a une double signification :

- Les signes de la complémentarité innée des zones érogènes et des corps sexués, « l'autre sexe », et comme dit la chanson la personne du sexe opposé, le partenaire, « l'autre de l'autre sexe »⁵.

- Le sens, en profondeur, de la complémentarité de l'amour, « l'être avec », l'intime-extime du vivant, l'« exister »⁶ selon E. Levinas. Éros en tant que force de liaison et cohésion d'une unité, etc.

Chercher le sens à travers les signes ne serait-il pas sublimer ? L'adolescent peut-il sublimer seul ? Je ne le pense pas. Sublimer avec l'autre, quel autre ? Pour ce faire, P. Aulagnier⁷ nous indique l'importance d'un travail d'historien et de compromission entre le passé et le présent. L'« insaisissable entre-deux »⁸, hors les mots pour le dire, se révèle possiblement au sein du sensuel pubertaire comme

2. Gutton Ph. (2014). La situation anthropologique fondamentale de l'adolescence. *Adolescence*, 32 : 11-21.

3. Gutton Ph. (1991). *Le pubertaire*. Paris : PUF. Gutton Ph. (2011). Paradoxes en métamorphose. *Adolescence*, 29 : 171-189. Gutton Ph. (2014). La situation anthropologique fondamentale de l'adolescence. *Adolescence*, 32 : 11-21.

4. Gutton Ph. (1991). *Le pubertaire*. Paris : PUF.

5. Lesourd S. (2007). Le féminin à l'adolescence : constitution d'un lieu. *Adolescence*, 25 : 359-371.

6. Levinas E. (1961). *Totalité et infini*. Paris : Fayard, 1982.

7. Aulagnier P. (1984). Telle une « zone sinistrée ». *Adolescence*, 2 : 9-21.

8. Pontalis J.-B. (1973). L'insaisissable entre-deux. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 7 : 13-26.

« l'éternel retour » de l'unité identitaire primaire, s'originant dans la relation mère-bébé (« la séduction généralisée »). L'altérité pubertaire reprend autrement le moment fondateur.

Des liens singuliers trouvant-retrouvant une altérité partenaire s'associent et construisent sur la base primo-originale venant réveiller l'historique inconscient des souvenirs, des éprouvés, voire imagoïques, du lien primaire maternel : cette « structure encadrante » selon le mot d'A. Green. Il est impossible de croire à aujourd'hui sans croire à l'autre du passé et du présent (l'altérité). L'unité identitaire est le fait du pluriel (sans inégalité) de plus d'un autre. L'identité est une construction de l'entre-deux ; elle se fourvoie régulièrement dans le narcissisme qui se veut unique. Dans un livre récent⁹, nous avons examiné comment l'idéal des liens démocratiques pouvaient ainsi naître dans le pubertaire et combien il rencontrait d'obstacles inégalitaires ; on ne naît pas démocrate mais on peut le devenir... en adolescence.

2 - Depuis E. Erikson¹⁰, la situation adolescente est comprise comme un moratoire intergénérationnel (« passage » selon J.-J. Rassial) entre les deux organisations (ou deux installations) de l'emprise : en enfance et en adultité. La trajectoire est sans doute proche de ce que l'on nomme aujourd'hui *l'engagement adolescent* : - Quitter le lieu de soumission de l'enfance et la famille. - Essayer d'entrer dans le monde si fragmenté et fermé de l'adultité. - Chercher le refuge que constitue le groupe des pairs, et derechef le penser comme une classe d'âge (« Nous les jeunes »). C'est une confrontation critique avec et entre les « trois œdipiens » de la névrose infantile, de la famille et du culturel :

- Au plan intra et intersubjectif, l'emprise est le reste dominant de la névrose infantile organisée par les figures œdipiennes et leurs transferts, les instances surmoïques et idéales : la névrose adolescente, ce passé se réorganisant au présent. N'en disons pas plus¹¹, contentons-nous de rappeler cette problématique classique dite de l'après-coup et de constater que le « déjà là » de la deuxième topique est une partie intégrante de la troisième, en quelque sorte conservatrice, celle de la création de soi.

9. Bordet J., Gutton Ph. (2014). *Adolescence et idéal démocratique. Accueillir les jeunes des quartiers populaires*. Paris : In Press.

10. Erikson E. (1959). *Enfance et société*. Lausanne : Delachaux & Niestlé, 1976.

11. Gutton Ph. (2013). De la séance. In : R. Cahn, Ph. Gutton, Ph. Robert, S. Tisseron, *L'ado et son psy. Nouvelles approches thérapeutiques en psychanalyse*. Paris : In Press, pp. 67-146.

- Au plan culturel (ou sociétal) insistons depuis les travaux de G. Mendel¹² sur la rencontre (ou l'expérience) de celui qui n'est plus un enfant, avec les assignations sélectives (« déjà là » également) dont il se trouve l'objet de la part de son village, de la société, de l'adultité disait S. Lebovici : « radicalisations » favorisant et défavorisant sa place dans le monde ; ce que Freud nomma « la névrose universelle » (de structure œdipienne) et sa moralité civilisée.

Insistons sur ce deuxième volet : *devenir un acteur social*, avoir une carte d'identité, ne plus être un enfant, entrer en adultité : « où et quand suis-je ? ». *Se localiser*, dans sa maison, par rapport aux ancêtres et la famille, et dans le quotidien, l'école, l'immeuble, le quartier, la ville, le monde même... « Se caser » disait J. Selosse (cherchant ce qui isolait les « incasables »). Repérer ses appartenances et leurs avenir. Cette trajectoire rend absolument nécessaire d'être *reconnu comme digne de respect, d'écoute*, et d'« autorisation » critique. S'affirmer sous le regard de beaucoup. Comprendons qu'il ne s'agit pas d'être libre mais échappant aux dépendances de l'enfant (qui persistent encore), en choisir soi-même de nouvelles, les siennes vécues comme utiles. Entrer dans le fameux jeu du don et contre-don, l'échange entre individus défini par M. Mauss. Entrer dans ce que S. Lebovici¹³ nomma *le roc sociologique*, dans sa double conception de soutien et d'obstacle. *Quelle audace* que cette espérance de passer de la métamorphose corporelle sexuée à la volonté innovante dans le corps social. L'adolescent n'est-il pas prêt, au sein de la clinique que nous examinons, à faire un acte transgressif afin de faire reconnaître sa créativité ? Il est toujours aussi difficile aujourd'hui de coordonner les recherches et la compréhension clinique sur l'adolescence entre le champ de l'anthropologie et la psychanalyse centrée sur les interactions interpersonnelles et « instanciées » entre passé et présent.

Quelle est l'idéologie (système de symboles dominants selon P. Bourdieu, Surmoi collectif selon les analystes) en jeu ? L'adolescent ne serait qu'un « *sous-adulte* » dans le champ relationnel du social, pédagogique, juridique, judiciaire, financier (presque ou bientôt adulte ?), infériorité « dite par nature » c'est-à-dire d'argent, de savoir, de supposée race, de religion, de morale... Cette conviction implicite, de « bon sens », disait S. Leclair en grande part inconsciente, est celle de l'adultité, des autres adultes (portant leurs regards et tenant leurs discours). Elle est également celle de bien des adolescents sur eux-mêmes (Surmoi-idéal du Moi) de façon plus ou moins inconsciente. *L'assujettissement adolescent est l'art*

12. Mendel G. (1969). *La crise des générations*. Paris : Payot, 1993.

13. Alléon A., Morvan O., Lebovici S. (1985). Postface de *l'Adolescence terminée et interminable*. Paris : PUF.

(réussi pour la majorité) d'intégrer ces radicalisations inégalitaires incontournables... dans la mesure du possible.

*Grande question contemporaine*¹⁴ : la société favorise-t-elle cette demande jeunes ? Assurément, non. Y a-t-il un contrat social avec le monde des emprises contradictoires de ce que l'on ose encore nommer « les valeurs » (de l'éthique de l'argent), sachant qu'il est nécessaire à toute construction subjectale ? Le sentiment de refus ou les hésitations angoissées et/ou agies de s'identifier aux modèles en cours s'aggravent aujourd'hui. P. Bourdieu a défini *une anthropologie de l'affliction*, soit la souffrance personnelle et/ou groupale de causes socio-économiques et politiques ; « la fatigue d'être soi » dit A. Ehrenberg¹⁵. *Ce qui peut être un conflit de générations, se présente en profondeur comme un conflit d'idéal entre l'aspiration du « Je » adolescent et le roc sociologique.*

Une parenthèse sur le mécanisme en jeu (inter et intra-générationnel) remarquablement décrit dans toute l'œuvre de R. Girard : *le désir mimétique, l'imitation* (interne-externe) *du monde des significations imaginaires sociétales inégalitaires*, « à l'endroit ou à l'envers » : soit « un faire comme », voire un « être comme » ; soit une révolte, retournement consistant à faire le contraire du modèle, faire comme lui contre lui (distinguons au passage la revanche légale et la vengeance illégale). Un exemple classique : la position de certains jeunes, dits de la deuxième génération d'immigrés, en crise face à leurs parents, est-elle de les imiter ou de contre-imiter leur statut d'exploité social. Sachons que l'imitation peut préparer les synthèses identificatoires ou, en excès, les empêcher (faux-self). L'adolescence avant de trouver ses voies identificatoires (les trouvera-t-elle ?) procède à des jeux mimétiques que nous nommerons (plus loin) narcissiques. Ne confondons donc pas imitation et identification¹⁶.

Ces jeux de mimétisme se traduisent en psychanalyse en termes de *processus narcissiques* phalliques ; égocentrisme, égotisme engagés dans l'inégalité relationnelle plus ou moins inconsciente de l'œdipien des secteurs personnel, familial et culturel, leurs idéaux et interdiction se transgressant les uns, les autres). Nous savons que le passage adolescent du narcissisme infantile

14. Cf. les travaux de R. Gori. Cf. Marcelli D. (2016). *Avoir la rage du besoin de créer à l'envie de détruire*. Paris : Albin Michel.

15. Ehrenberg A. (2010). *La société du malaise*. Paris : Odile Jacob ; Ehrenberg A. (2011). *La société du malaise. Une présentation pour un dialogue entre clinique et sociologie*. *Adolescence*, 29 : 553-570.

16. C'est un débat que nous avons inscrit dans *Imiter, s'identifier*, *Adolescence*, 1989, T. 7, n°2.

et familial à la culture de l'individualisme contemporain est source d'avatars, d'emprises chaotiques.

Questions d'adolescence : comment trouver le temps et le lieu où, avec l'autre, effectuer un co-travail cohérent d'identification ? Quelle tentation pour l'adolescent que de se contenter des satisfactions *d'imitations narcissiques*, permettant l'accès compétitif au statut « d'un adulte normalisé conforme » (renonçant à être dans le vrai et jouant les faux semblants, faux-self) ou « d'un délinquant » – pire souvent contradictoires –, jeux que je rapproche du mythe de Sisyphe tel qu'A. Camus l'analyse.

3 - La construction adolescente a pour idéal identitaire « l'indissociabilité de ces deux composants »¹⁷ : le narcissisme œdipien et le vivant, l'avoir et l'être, avon-nous dit. L'art d'être soi consiste à trouver-retrouver, voire énoncer le fondamental de l'amour dans les relations avec l'autre. Ne pourrait-on dire entre le dicible du langage et l'indicible de la parole, « entre signe et sens »¹⁸. Deux lignes de force donc, dont l'anthropologue-psychanalyste G. Roheim¹⁹ trouva le modèle privilégié dans la dialectique intime entre tendresse et agrippement, au sein des liens mère-bébé. L'engagement à l'âge adolescent comporte toujours, du fait de son activation après la passivation de l'enfance, de la violence²⁰ au sens étymologique du terme. Créer c'est toujours transgresser, Freud le disait déjà.

Il y a donc dans le travail de création une double série processuelle : négative, auto observation et dégagement de ce qui dans la réalité corporelle subjective et culturelle incite à « l'emprise des signes » ; positive, garder le vivant, disons aussi la sublimation. Son objectif est d'intégrer les obstacles en s'y opposant ou en résistant avec l'étayage aidant d'un « personnage tiers » (E. Kestemberg), interprète « motivé » (P. Aulagnier)²¹.

* * *

17. Aulagnier P. (1984). Telle une « zone sinistrée ». *Adolescence*, 2 : 9-21.

18. Green A. (2011). *Du signe au discours. Psychanalyse et théories du langage*. Paris : Ithaque, p. 129.

19. Dadoun R. (1972). *Geza Roheim*. Paris : Payot.

20. Gutton Ph. (2002). *Violence et Adolescence*. Paris : In Press.

21. Gutton Ph. (2013). L'autre humain adulte pour l'adolescence. *Adolescence*, 31 : 949-964.

C'est un engagement créatif, on l'a compris, que l'adolescent souhaite choisir. Que se passe-t-il lorsque cet idéal semble hors d'atteinte ? *Advient la croyance, voire la conviction d'être dans une impasse identitaire* (éphémère ou définitive ?). *Lorsque le roc intergénérationnel est dans un abus de pouvoir interne-externe, le sous-adulte ne peut faire que du « sur place », seul perdu ou installé dans un groupe « sans place », sans avenir.* Impossible de se faufiler avec cette « panne d'ascenseur » ! Il veut partir de chez lui (a-t-il un « chez lui » ?). *La crise des idéaux bloque le sujet par un sentiment d'impasse entre les hiérarchies infranchissables et morcelées des pouvoirs.* Impasse d'idéal, « Je ne deviens rien ». Pas de solution intermédiaire : ni pédagogique, entre échec et compétence ; ni financière, entre précarité et richesse ; ni administrative, entre immigration et émigration...

Ce sentiment hésitant de buter en impasse (« Arriverai-je à être moi-même ? ») dans le social ou/et dans une fixation à l'infantile présent chez bien des adolescents peut évoluer vers la certitude dramatique d'être entièrement dans le labyrinthe des emprises. Je souligne encore mon raisonnement aujourd'hui : pour créer son identité adolescente les deux lignes de force de l'avoir et l'être (de l'emprise et l'amour) doivent perpétuellement s'expérimenter, se dialectiser. Lorsque l'emprise est en excès l'axe, identitaire de l'amour est forclos, pas de dialectique possible ; le moindre acte ou parole s'inscrit dans la paradoxalité des mimétismes et anti-mimétismes. C'est l'impasse de l'identification, la cassure de développement, le breakdown²² lauferien sur lequel nous avons au sein de la revue *Adolescence*. Les relations à soi et au monde y sont interprétées en termes exclusifs de narcissisme individuel ou groupal et derechef sous l'angle paranoïaque (ce qui a été aboli au-dedans est accusé d'avoir été détruit par le dehors, l'environnement, et inversement). La révélation pubertaire de l'amour est niée, désavouée par les jeux du plus fort ou plus faible. Le « vivre ensemble » ne peut être ni pensé ni agi. Le déni d'Éros est un déni de l'altérité. Il est lui-même dénié sous couvert d'une défense rationalisante de normalité : « Tout va bien, je suis comme tout le monde... persécuté et persécuteur. » Le religieux est forclos sous les convictions de la religion. Le jeune se vit en quelque sorte exilé de lui-même, enfermé tel Prométhée par l'esprit tout-puissant des idéologies (Surmoi individuel et groupal), chosifié par le regard de tous... embrigadé sans capacité de choix. Il se vit assigné ou/et entrant en révolte, renonçant à être sincère. Tout est falsifié.

22 . Laufer M. et E. (1984). *Adolescence et rupture du développement. Une perspective psychanalytique*. Paris : PUF, 1989.

Le « on » du langage et des institutions écrase, étouffe le « je » se cherchant. « Je m'appelle Aïssa, on m'appelle Nadia. » Oppressé son idéal bute contre les parois qui l'enserrent.

L'organisation « *narcissisme phallique en excès* » (répétons-le, dans les trois secteurs œdipiens : personnel familial et culturel) *empêche le travail identitaire et devient une organisation paranoïaque toujours solitaire*. La situation anthropologique fondamentale de l'adolescence²³ est violente lorsque la contrainte par autrui (interne et externe) est suffisamment en excès pour méconnaître toute possibilité d'être et dès lors de création de soi. *Narcissisme blessé dans ses fondements ou/et se voulant dans un retournement désespéré tout-puissant : voyons ces deux aspects*.

Narcissisme outragé : paranoïa subie. Qui suis-je ? Rien, personne. L'affect est de l'ordre de la désolation et de l'humiliation (la honte), la fatigue de l'inutile, disons aussi l'errance, l'ennui, la *morosité* disait P. Mâle (1965). Le faux est si fort que le sujet renonce à chercher sa vérité. « C'est cassé ». L'isolement sur place, là où les assignations discriminantes dominent, apparaît un ghetto : dépendance, soumission, enfermement, aliénation, conformisme du caméléon, *imitation passive des chemins du labyrinthe des pouvoirs proposés par leurs images et leurs porte-parole*. Cet adolescent est fragile. Il perd ses activités amicales et craint l'école. Le langage intérieur (pensée associative) est épuisé, c'est le vide « du penser ». Se vit-il comme déjà mort ou le souhaite-t-il ? Voilà quelques figures de la vulnérabilité adolescente, appelées aujourd'hui « indices de radicalisation ».

Narcissisme menaçant : paranoïa active. Comment guérir de cet outrage ? Dresser son idéal narcissique à la hauteur du héros aux « vertus d'un demi-dieu ». Passer à l'attaque au-dehors de ce qui est ressenti comme humiliant au-dedans. Remplacer la honte subie par le mépris agi. Lever les méconnaissances, dont il se sent l'objet du fait des hiérarchies en excès. Se donner à voir afin que les médias ratifient la démarche d'être pris comme porte-parole, meneur, leader de sa classe d'âge. Faire une action d'éclat échappant aux lois de la société : telle est la clinique de *l'exploit*. Constatons que ce qui était une croyance dans l'engagement adolescent ordinaire se mute en la conviction inébranlable d'une foi (révolutionnaire ?), d'une idéalisation passionnée. *Jean-Bernard*²⁴ avait un « idéal chevaleresque » (comparé par l'auteure à celui des croisés) et généreux. Il se

23. Gutton Ph. (2014). La situation anthropologique fondamentale de l'adolescence. *Adolescence*, 32 : 11-21.

24. Bouzar D. (2014). *Ils cherchent le paradis, ils ont trouvé l'enfer*. Ivry-sur-Seine : Les éditions de l'atelier, p. 81.

voulait utile avec un cœur à vif. Au lieu de rester soumis à l'Église, il fait allégeance « aux véridiques ». Il remplira sa mission dans un attentat-suicide.

La morosité a toujours été décrite comme « le terrain des passages à l'acte violents » à l'endroit de soi-même (autosacrifice, automutilation, toxicomanie) ou/et à l'endroit d'autrui interprété comme persécuteur (*delinquere*, se délier) : refus du victimaire. *Lors de cette disposition à l'agir violent, l'adolescent imite le plus fort*, le stéréotype dominateur. « La nature et la société m'ont fait un grand préjudice, la vengeance est légitime ». Le héros peut prendre le nom glorieux « de lascar »²⁵, sujet de transgressions qui, même banales, sont confondues malheureusement et si fréquemment (malgré le décret de 45) avec la délinquance. Le voilà jugé psychopathe ou sociopathe ; il ira en prison, en reviendra plus humilié ou au contraire « gradé », entouré de charisme. Un renversement affectif (formation réactionnelle) peut à l'inverse advenir : donner de l'amour (que je n'ai pas reçu ou que je ne reçois plus depuis que je suis adolescent) ; tel le désir de partir pour une mission humanitaire.

À un degré de plus est *la pulsion de destruction*²⁶ *individuelle ou groupale au sein de l'impasse de l'emprise narcissico-paranoïaque*. La recherche forcenée de puissance s'y construit non seulement aux dépens de la soumission de l'autre, mais aussi de sa souffrance et de sa mort. L'adolescent dans cette démesure, devant un attachement libidinal en danger aussi bien qu'un obstacle idéologique, tue pour vivre, survivre, non seulement agression mais volonté d'amener le vivant à zéro. J'attache de l'importance à ce concept d'A. Green de narcissisme négatif ou de fonction désobjectalisante qui vidant la capacité d'investir au plan de la représentation et de l'affect, laisse à nu la destructivité. Mégalomanie qui par définition ne peut s'affirmer que sur les décombres de l'autre, transformé en objet (en chair et en os ou en objet culturel). Si dans le sadomasochisme il y a toujours un jeu d'identifications entre le bourreau et la victime, la cruauté surgit à ce niveau archaïque comme une intention exclusivement narcissique phallique conduisant à la prédation de l'objet qui se trouve là par hasard, « parasite à éliminer ».

Comme on l'a compris, la transgression s'origine toujours d'une souffrance, d'un traumatisme. Comment passe-t-on du désespoir à la violence ? De l'humiliation à la monstruosité ? Du masochisme au sadisme ? L'exploit héroïque

25. Hatzfeld M. (2011). *Les lascars. Une jeunesse en colère*. Paris : Autrement.

26. Mijolla-Mellor S. (de) (2011). *La mort donnée. Essai de psychanalyse sur le meurtre et la guerre*. Paris : PUF.

et son revirement, le martyr (« souffrance susceptible de provoquer la mort ») sont le signe d'une grande solitude et d'ordalisme (ça passe ou ça casse !).

* * *

Concluons avec une expérience clinique d'actualité²⁷. L'histoire de Léa est relatée de façon éparse dans le dernier livre de Dounia Bouzar²⁸. Je la résume et l'interprète. Évoquons d'abord les faits supposés. Au fin fond d'une « bourgade bretonne », la mère est inquiète pour sa fille de seize ans car elle s'est « convertie de façon si soudaine et stricte ». « Son jilbab est son meilleur ami [...] elle est protégée et libérée. » Les parents parlent secrètement et par relation amicale à la gendarmerie des liens « entre elle et des terroristes djihadistes » qu'ils ont trouvés sur l'ordinateur de Léa. Les « gendarmes effrayés » mettent la jeune fille « sous surveillance ». Après des vacances décontractées en camping au cours desquelles elle flirte et « boira même du champagne », six cagoulés enlèvent Léa pour l'emmener au service antiterroriste du tribunal de Paris : elle était supposée préparer un « attentat dans une synagogue ». En salle d'audience « Léa est fière », silencieuse, c'est une combattante. « Elle est tellement au-dessus d'eux [...] elle n'est jamais seule [...]. » « Elle se sent aussi humiliée. »

« Remise à ses parents avec contrôle judiciaire strict », Léa se trouve au « Séminaire de déradicalisation »²⁹ de D. Bouzar. Arrêtons-nous sur cette séance groupale extraordinaire.

1 - La première heure est occupée par les débats que nous connaissons concernant l'islam et le djihadisme, et les propos tenus par les recruteurs dont le but est « d'effacer les contours identitaires et montrer progressivement que tu n'existes qu'en appartenant à ce groupe ; tu rejettes ta famille...Tu es d'abord toi... tu ne sauras plus dire " je " ». À chacun ses arguments. « Léa ne veut pas écouter, mais la discussion s'impose à ses oreilles. » Elle se remémore, sans le dire encore, les énoncées de son correspondant terroriste : elle a été choisie pour être convaincue qu'elle devait tuer des enfants pour sauver ceux gazés par Bachar-el-Assad. Il savait « que j'allais aux exercices de tir avec mon père ». Il avait repéré le deuil qu'elle avait fait de sa petite sœur, deux ans auparavant. « Nous aimons la

27. Gutton Ph. (2015). *Adolescence et Djihadisme*. Paris : L'Esprit du Temps.

28. Bouzar D. (2015). *La vie après Daesh*. Ivry-sur-Seine : Les éditions de l'atelier, pp. 14-20.

29. *Ibid.*, pp. 30-37.

mort plus qu'ils n'aiment la vie. » Bientôt elle commence à s'expliquer. *Hic et nunc* l'équipe parvient à éviter la violence de la polémique (jeux de pouvoir des discours entre imitations et contre-imitations) qui sépare sans s'ajuster. Les prises de parole deviennent progressives (grâce aux interventions de l'équipe), *des narrations de trajectoires* de vie, qui prennent l'aspect de débats de témoignages, se structurent. Un groupe se construit. Les discours mettent en avant les similitudes qui vont constituer le ciment du groupe et les différences au risque d'être interprétées comme des inégalités : *identités narratives croisées* ?

2 - Léa repère une jeune fille « comme elle », Inès, se nommant Chaïda avec qui elle communiqua sur Internet sans jamais l'avoir vue. Elle est émue, elle a envie de l'embrasser. Elle pense à sa petite sœur décédée. Pour le moment, elle tourne le dos à sa mère qui pleure tout le temps. Inès/Chaïda se jette dans les bras de sa propre mère, elle-même en larmes³⁰. Un groupe de pairs se constitue (je dirai plutôt une communauté) prenant, outre une certaine indépendance à l'endroit des témoignages intergénérationnels, une position de retour au modèle vivant de la complémentarité tendre entre l'enfant et la mère.

3 - « Léa sent les doigts de sa mère s'entrelacer aux siens » comme « quand elle était petite ». Elle se souvient de sa phrase d'enfance : « Laisse-moi tes doigts maman, ne me lâche pas »³¹. Sa mère ne la lâchait pas. Au bout de deux heures, Léa « se met à parler tout d'un coup, les mots sortant aussi vite que ses larmes ». Les liens primaires de Léa réapparaissent (précisément d'identification) grâce à cette « expérience de la présence » (A. Camus)... jusqu'alors impossible du fait de l'enfermement dans sa chambre (ils étaient « au moins cinquante à me parler tous les jours »). Dans quelle mesure d'ailleurs Léa, trop fixée à l'emprise maternelle, a-t-elle tenté de « se dé-fixer » sous l'effet de la séduction sectaire de l'interlocuteur djihadiste et retrouve-t-elle (dans l'accueil chaleureux du séminaire) de l'amour « autrement » ? Retrouver le vivant au sein de l'emprise.

Lorsque Léa pleure toute l'équipe l'embrasse, « elle est blottie dans les bras des femmes [...], l'équipe est son nouveau groupe ». En réunion un des membres s'exclame : « On a réussi à la toucher, génial. » Reste pour Léa, un grand travail psychique, une trajectoire de retrouvaille avec l'humain en prenant conscience des « fils invisibles des prédateurs » dont elle était prisonnière. Léa est encore en « pleine zone grise », « elle peut faire le deuil de ses utopies sans pour autant revenir dans le monde réel [...], qui croire ? » ; « C'est plus rapide

30. *Ibid.*, p. 44.

31. *Ibid.*, pp. 44-47.

de tomber chez *Daesh* que d'en sortir », plus vite déshumanisé que « réhumanisé »

³².

32. *Ibid.*, pp. 143-169.